

Penser-repenser l'archéologie, l'histoire et l'anthropologie. Pour une réflexion épistémologique croisée

Quelques préhistoriens se sont interrogés sur la pratique de leur métier et sur la relation entre le chercheur et son objet (sujet) d'étude. Quelle est sa démarche du vestige archéologique à la restitution finale qu'il en donne ? Quel sens donne-t-il à sa démarche ? On y découvre combien sont indissociables les *objets* de la discipline et les *modes de pensée* de celles-ci : concepts, outils, méthodes, modélisations. S'il va de soi que la plus grande rigueur est de mise au stade de la fouille, de la compilation des données et de leur analyse, leur exploitation fait une large place à l'interprétation. Peut-être plus encore qu'en histoire, les conclusions sont toujours susceptibles d'être reprises, reformulées, remises en cause.

Les organisateurs de cette table ronde souhaitent à présent élargir cette réflexion à d'autres disciplines des sciences humaines, en particulier, à l'ethnologie, à l'histoire mais aussi à l'archéologie en général.

Mettre nos réflexions en commun serait sans doute salutaire pour l'ensemble de ces disciplines.

Programme

Lundi 22 mai 2017

14h00-14h30 : Accueil des participants

14h-30-15h00 : Introduction

Modérateurs : Catherine Breniquet et Pierre Boilley

15h00-15h30 : **Anne-Françoise Garçon** (Université Paris I – Histoire des Techniques /IHMC) : « L'impossible archéologie des savoirs »

15h30-16h00 : pause

16h00-16h30 : **Boris Valentin** (Université Paris 1, ArScAn, équipe Ethnologie préhistorique) : « Préhistoire : une notion des plus cocasses »

16h30-17h00 : **Catherine Wolff** (Université d'Avignon-HISOMA) : « Réflexions autour des réformes militaires de Marius »

17h00-17h30 : **Thierry Bonnot** (CNRS, Iris) : « Situations d'enquête ; anthropologie et pratique de l'archéologie »

17h30-18h : discussion

Mardi 23 mai 2017

Modérateurs : Sophie Poirot-Delpech et Thierry Bonnot

9h00-9h30 : **Catherine Breniquet** (Université Blaise Pascal, Université Clermont Auvergne / EA 1001 –CHEC) : « L'archéologie, inter- ou transdiscipline ? »

9h30-10h00 : **Gérard Lenclud** (CNRS, LAS) : « Ils sont comme nous ! »

10h00-10h30 : pause

10h30-11h00 : **Sophie A. de Beaune** (Université Lyon 3, ArScAn, équipe Ethnologie préhistorique) : « Le proche et le lointain : sens et sentiments en préhistoire »

11h00-11h30 : **Pierre Boilley** (Université Paris I – IMAF) : *Titre à venir*

11h30-12h00 : discussion

Pause déjeuner

Modérateurs : Catherine Wolff et Gérard Lenclud

14h00-14h30 : **Pascale Goetschel** (Université Paris I – Centre d'histoire sociale du XX^e siècle) : « La date, le moment, l'événement : quels usages en histoire contemporaine ? »

14h-30-15h00 : **Oscar Moro Abadia** (Memorial University of Newfoundland, Canada) : « Réflexions sur la notion d'«obstacle épistémologique» de Gaston Bachelard : une vision alternative du progrès scientifique »

15h00-15h30 : **Dominique Casajus** (CNRS, IMAF) : « Régime de scientificité en anthropologie. Examen de quelques cas limites »

15h30-16h00 : pause

16h00-16h30 : **Sophie Poirot-Delpech** (Paris I-CETCOPRA) : « Les techniques comme institutions du sens »

16h30-17h30 : **Alban Bensa** (EHESS, Iris) : « Objet de l'écriture, écritures de l'objet »

17h00-18h : discussion finale

*

Table-ronde organisée par S. A. de Beaune (Lyon 3-ArScAn), D. Casajus (CNRS-IMAF) et A.-F. Garçon (Paris I). 22-23 mai 2017, IMAF, CNRS, salle A (sous-sol), Ivry-sur-Seine.

En raison du plan vigipirate, ceux qui souhaitent assister à cette table-ronde gratuite sont invités à s'inscrire auprès de l'un des organisateurs :

sophie.de-beaune@mae.cnrs.fr ; dominique.casajus@cnrs.fr ; afgarcon@protonmail.com

Résumés des interventions

Oscar Moro Abadia (Memorial University of Newfoundland, Canada), omoro@mun.ca : « Penser-repenser le progrès en archéologie : Une réflexion croisée sur la notion d’«obstacle épistémologique» de Gaston Bachelard en épistémologie et histoire des sciences »

Dans cette intervention, je me propose de réfléchir à la notion d’« obstacle épistémologique » (telle qu’elle fut développée par Gaston Bachelard) dans le cadre de l’épistémologie et de l’histoire de l’archéologie. Pendant longtemps, les archéologues et les historiens de l’archéologie ont construit l’histoire de leur discipline à partir du concept positiviste de « progrès scientifique ». Cette historiographie a contribué à légitimer le statut scientifique de l’archéologie en montrant les conquêtes de la science positive. Néanmoins, pendant les dernières années du XX^e siècle, plusieurs auteurs ont mis en question l’historiographie positiviste qui décrivait les progrès de l’archéologie dans les termes simplistes d’une victoire de la science contre la superstition. La notion de progrès – associée à une historiographie positiviste et finaliste – s’est ainsi vue disqualifiée aux yeux des archéologues et des historiens de l’archéologie. Néanmoins, dans cette présentation, j’explore une notion alternative du progrès scientifique inspirée d’une épistémologie différente qui suggère qu’on connaît toujours en détruisant des connaissances mal faites. L’idée s’inspire de la philosophie bachelardienne, selon laquelle on connaît toujours *contre* une connaissance antérieure. Elle peut s’articuler, me semble-t-il, avec une historiographie qui, sans tomber dans les travers de l’historiographie positiviste, peut éventuellement dépasser la vision relativiste de la connaissance archéologique promue par l’historiographie pendant les dernières années.

*

Sophie A. de Beaune (Université Lyon 3, ArScAn, équipe Ethnologie préhistorique), sophie.de-beaune@mae.cnrs.fr : « Le proche et le lointain : sens et sentiments en préhistoire »

De même que les ethnologues étudiant des populations lointaines leur prêtent des intentions et des volitions en s’appuyant sur leur propre vie psychologique, les préhistoriens prêtent des aptitudes sensorielles aux hommes de la préhistoire en s’appuyant sur leurs propres sensations. J’examinerai ici le bien-fondé d’une telle démarche. À partir d’indices indirects et du présupposé que la perception sensorielle des uns et des autres participe d’une commune humanité, nous verrons qu’il est possible d’avancer quelques hypothèses à ce sujet. De même, quelques minces indices sur leur relation interpersonnelle permettent d’avancer des hypothèses prudentes concernant leurs affects. Le préhistorien travaille sur de l’ineffable, du quasi-imperceptible. Il n’est pourtant pas illusoire de constituer un système d’hypothèses cohérent, dès lors qu’on soumet chacune de ces traces aux contrôles que permettent aujourd’hui des disciplines auxiliaires d’une haute technicité, et qu’on s’ouvre à la comparaison avec les apports des autres sciences humaines.

*

Alban Bensa (EHESS, Iris), bensa@ehess.fr : « Objet de l’écriture, écritures de l’objet »

À partir du moment où l’expérience de terrain entre dans le champ de la recherche, tout le protocole narratif s’en trouve perturbé. Se défait alors l’ajustement préfabriqué, conventionnel et supposé « objectif », entre les mots et les choses. Et une autre écriture s’impose pour rendre compte de ce qui survient entre observateurs et observés. L’ethnographie compréhensive ne saurait s’écrire selon les mêmes critères, la même mise en récit, le même style que l’anthropologie « positive » qu’elle soit structurale ou fonctionnelle. Quand l’analyse de situations successives ou enchevêtrées prime sur le souci de dessiner les contours d’un ensemble social supposé homogène, ça s’écrit autrement. Seront ici examinées quelques-unes des conséquences de cette option scientifique.

*

Pierre Boilley (Université Paris I – IMAF), pierre.boilley@univ-paris1.fr : Titre à venir

*

Thierry Bonnot (CNRS, Iris), thierry.bonnot@ehess.fr : « Situations d'enquête ; anthropologie et pratique de l'archéologie »

De récentes enquêtes de terrain m'ont amené à croiser les méthodes de l'archéologie et de l'anthropologie. A partir de ces expériences, je souhaite interroger les frontières disciplinaires non pas d'un point de vue théorique mais plutôt au regard des pratiques professionnelles.

Sur le terrain, c'est dans le cadre d'une enquête anthropologique sur le rapport social aux objets et la construction des patrimoines que j'ai été sollicité par l'un de mes interlocuteurs pour mener un travail relevant de l'archéologie. S'engager dans ce projet impliquait d'adopter des pratiques relevant d'une autre discipline que la mienne, d'un autre métier. J'ai mené ce travail en tenant compte des conseils d'archéologues, avec le collectionneur inventeur du site. Ce travail en a déclenché un autre, sur un site proche, qui pour l'heure s'est limité à un ensemble de visites et d'entretiens plus spécifiquement anthropologiques sur la mémoire familiale et le rapport aux restes de l'industrie. Mais la perspective d'un nouveau travail archéologique, ici une archéologie industrielle sans fouille a priori, met de nouveau en question la façon dont nous pouvons mener l'enquête en restant cantonné à notre savoir-faire professionnel. Que faisons-nous quand nous sommes sur le terrain, confrontés aux êtres, aux choses et aux récits ? Quel métier suis-je en train d'exercer quand je pousse des brouettes en compagnie de mon informateur collectionneur ? Et quand je note, de retour à mon bureau, ce qu'il a pu me dire dans la journée ? Mon intervention, à partir de ces cas et d'exemples pris sur d'autres terrains, se proposera de questionner l'anthropologie, l'archéologie mais aussi l'histoire dans leurs relations épistémologiques et pratiques. Ce qui est en jeu est la nature de la connaissance produite par les sciences humaines ainsi que l'objet de cette connaissance et sa restitution sous forme de comptes rendus dont on examinera les modes de différenciation.

*

Catherine Breniquet (Université Blaise Pascal, Université Clermont Auvergne / EA 1001 – CHEC), catherine.breniquet@univ-bpclermont.fr : « L'archéologie, inter- ou transdiscipline ? »

En France au moins, l'archéologie est encore façonnée par son histoire. Issue de deux courants divergents tant sur le plan chronologique que méthodologique, l'archéologie classique et la préhistoire, l'archéologie actuelle se veut pourtant la discipline qui embrasse la totalité de l'histoire de l'humanité à travers l'étude de ses faits matériels. Plus que toute autre discipline des SHS, l'archéologie s'est toujours positionnée au carrefour d'autres disciplines, sciences naturelles, humaines, cognitives, artistiques, etc., en fonction des périodes sur lesquelles elle intervenait et des sources dont elle disposait.

Nous voudrions ici discuter la question de départ, l'archéologie inter- ou transdiscipline ?, à partir des notions suivantes, le plus souvent imbriquées :

- le rôle du terrain dans la constitution épistémologique de l'archéologie,
- la matérialité des sources et leur caractère muet, suscitant de façon paradoxale, confiance et questionnement de fond, et la nécessité de dépasser cette matérialité,
- la capacité de l'archéologie à produire ses propres données et leur caractère cumulatif, partiel ou tronqué,
- l'omniprésence de l'interprétation, à tous les stades du raisonnement,
- l'étiement actuel du domaine d'intervention de l'archéologie, jusqu'à la période contemporaine, engendrant une réflexion sur le dialogue des sources entre elles, mais aussi sur la "longue durée",
- la faculté de l'archéologie à rebattre les cartes de l'histoire humaine malgré les cadrages théoriques en raison du caractère toujours fortuit des "grandes" découvertes.

*

Dominique Casajus (CNRS, IMAF), dominique.casajus@cnrs.fr : « Régimes de scientificité en anthropologie. Examen de quelques cas limites »

Dans un livre publié en 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Jean-Claude Passeron faisait ressortir en quoi le régime épistémologique sous lequel fonctionne la sociologie diffère de celui sous lequel fonctionnent les sciences exactes. Son propos s'applique parfaitement à l'anthropologie (étant entendu que son application à l'histoire ou à la préhistoire va de soi). On voudrait cependant parcourir ici des travaux dont les auteurs semblent avoir eu l'ambition de se rapprocher des praticiens des sciences exactes : l'analyse formelle de la parenté d'une part, et, d'autre part, ce que l'indianiste Louis Dumont a appelé la « théorie de la hiérarchie ». Leur ambition était-elle justifiée, et, si oui, jusqu'à quel point ?

*

Anne-Françoise Garçon (Université Paris I – Histoire des Techniques /IHMC), afgarcon@protonmail.com : « L'impossible archéologie des savoirs »

Lorsqu'il initie le concept fructueux d'archéologie des savoirs au début des années 1970, Michel Foucault le réfère à l'implicite, à ces savoirs et habitus collectifs à ce point partagés qu'il sont compris, voire transmis, sans être énoncés et encore moins explicités. Et il qualifiait d'archéologie l'étude de ces savoirs, par définition enfouis dans le substrat culturel des sociétés humaines. Cinquante ans plus tard, la science historique, en France du moins, ne s'est toujours pas saisie du programme. L'analyse historique peine à envisager l'étude du passé autrement que dans une perspective linéaire. La temporalité historique demeure confondue avec la chronologie, comme inéluctablement. Je m'attacherai, dans cette intervention, à analyser les raisons de ce blocage épistémologique, en prenant pour lieu d'étude, l'histoire des techniques. Je présenterai ce que ce l'expérience développée dans ce champ historique, révèle de la difficulté qu'ont les historiens à renouveler leur bagage méthodologique. Et j'analyserai en retour ce qu'elle apprend de la notion même d'archéologie des savoirs, qui gagnerait à être reconsidérée, mais aussi revisitée et rajeunie.

*

Pascale Goetschel (Université Paris I – Centre d'histoire sociale du XX^e siècle), pascale.goetschel@gmail.com : « La date, le moment, l'événement : quels usages en histoire contemporaine ? »

La communication interroge les usages de la date, du moment et de l'événement par les contemporanéistes. Il s'agit de montrer si – et comment – ces trois notions temporelles constituent des outils mais aussi des objets pour une histoire contemporaine non réductible à une méthode, à un savoir-faire ou à une problématique uniques. En tâchant d'éviter l'écueil de la généralisation, l'ambition est d'observer les choix éditoriaux, les pratiques d'écriture et les récits de l'histoire contemporaine, dès le moment de sa constitution et jusqu'à aujourd'hui.

*

Gérard Lenclud (CNRS, LAS), gerard.lenclud@wanadoo.fr : « ils sont comme nous ! »

Dans un texte récent consacré à l'expérience historiographique, j'ai tenté de montrer que, le voudrait-il ou non, l'historien fait de la psychologie, tout comme l'anthropologue ou le sociologue. Il en fait dès lors que la matière première de ses récits consiste en des conduites humaines. Or traiter de conduites humaines, c'est leur trouver des raisons et donc interpréter leurs auteurs en leur prêtant des contenus de conscience, des états intentionnels : des croyances, des désirs, des intentions, des attentes, des craintes, des espoirs, etc.

En faisant de la psychologie en ce sens, l'historien ne fait rien d'autre que mobiliser une disposition humaine, celle qui consiste à se transporter dans la tête d'autrui afin de s'expliquer sur ce qu'il fait, dit et pense. Et ajoutent certains, nous sommes d'autant plus enclins à nous mettre à la place d'autrui que nous nourrissons une tendance irrépressible à nous faire les auteurs de ses actions.

En appliquant cette disposition, nous le reconnaissons donc comme un semblable quand bien même il diffère de nous par beaucoup d'aspects. Il est « comme nous » !

Qu'en est-il en préhistoire ? En me frottant à de la littérature émanant de ce champ de savoir, j'ai été frappé de constater que le préhistorien mettait en œuvre, lui aussi, cette procédure de compréhension de l'autre. A l'image de l'historien s'efforçant de saisir, à sa manière érudite, le pourquoi des conduites d'autrui, le préhistorien s'essaie à reconstituer les motifs réalisés dans les agissements des hommes de la préhistoire. Tout se passe, m'a-t-il semblé, comme si, en dépit de la distance temporelle, il se mettait à la place de ces hommes. Ils seraient ses semblables.

C'est sur ce thème que je voudrais présenter quelques réflexions.

*

Sophie Poirot-Delpech (Paris I-CETCOPRA), sophie.poirot-delpech@orange.fr : « Les techniques comme institutions du sens »

Le problème qui sera traité dans cette communication consiste à se demander dans quelle mesure l'on pourrait appréhender les techniques comme, pour détourner le concept de Vincent Descombes, des « institutions matérielles du sens ». La communication se propose de nouer cette réflexion à partir de deux fils. Le premier, historique, interrogera la pertinence de cette notion pour éclairer la considération de l'objet technique dans la tradition de la sociologie française en faisant partir cette généalogie, non de Durkheim ou Auguste Comte, mais d'Alfred Espinas avec sa notion « d'objet type ». Le second fil est la reprise et l'évocation d'un certain nombre de travaux socio-anthropologiques du CETCOPRA (Centre d'Étude des Techniques des Connaissances et des PRATIques, Université Paris 1) sur les techniques contemporaines.

*

Boris Valentin (Université Paris 1, ArScAn, équipe Ethnologie préhistorique), boris.valentin@mae.u-paris10.fr : « Préhistoire : une notion des plus cocasses »

La formule en titre est de Lucien Febvre : elle dit l'incommodité d'une notion paradoxale englobant plus de 99 % de l'histoire des sociétés humaines. De plus, le désagrément se transforme souvent en malaise à voir combien on manipule ces temps réputés anhistoriques donc mythiques. Face à cela, les (pré-)historiens doivent assumer leurs responsabilités et inventer des moyens pour faire de l'histoire... avant l'Histoire, entendue au sens étriqué et officiel. On se propose donc de réfléchir ici aux moyens de pratiquer cette histoire archéologique, tout de même très particulière vu son imprécision, sans taire, par conséquent, ses difficultés.

*

Catherine Wolff (Université d'Avignon-HISOMA), catherine.wolff@univ-avignon.fr : « Réflexions autour des réformes militaires de Marius »

Sur la foi des auteurs anciens, Marius a longtemps été considéré comme ayant été à l'origine d'innovations importantes dans l'armée romaine. L'une de ces innovations, la professionnalisation de l'armée, était jugée de façon très négative. Elle allait en effet de pair avec la prolétarianisation de l'armée, et Marius était ainsi accusé d'être à l'origine des armées des guerres civiles, armées qui n'étaient plus mues que par l'appât du gain. La recherche actuelle tend à relativiser l'importance des réformes de Marius et même à en nier certaines, tout en mettant en lumière les raisons qui ont poussé les historiens, pendant longtemps, à ne pas discuter (ou très peu) les affirmations des auteurs anciens.